

MIROSLAVA NOVOTNÁ

Université Masaryk

Comment attirer les jeunes à la lecture ?

Les jeunes lisent-ils ?

Est-ce que les jeunes lisent ou non ? Si oui, lisent-ils suffisamment et de la littérature convenable ? Comment les attirer à la lecture convenable ? Qu'est-ce que la « littérature convenable » ? Dans mon intervention, j'essaierai, au moins partiellement, de répondre à ces questions trop vastes, tout en dépassant ma propre expérience.

Tout d'abord, permettez-moi de mentionner un petit souvenir de mes parents, instituteurs qui enseignaient la langue, la littérature et l'histoire tchèque dans un village de Moravie. Ils constataient que les parents de leurs élèves possédaient très souvent une petite bibliothèque à la maison servant plutôt de décoration pour leur salon. S'il y avait des livres qui étaient vraiment lus, il s'agissait de la Bible, des livres de cuisine, de quelques romans policiers et des contes de fée nationaux. Dans certaines familles, il était possible de trouver des livres de Jaroslav Foglar, surtout les *Flèches rapides*, une bande dessinée très populaire. Il y avait aussi des gens qui fréquentaient régulièrement la bibliothèque municipale ou qui venaient rendre visite à mon père qui avait à la maison une grande bibliothèque avec plusieurs milliers de livres. Certains de ces livres ont été si appréciés des lecteurs qu'ils n'étaient jamais rendus, comme par exemple les histoires de Sherlock Holmes d'Arthur Conan Doyle. Cet effet, à savoir le goût pour les histoires inquiétantes ou même effrayantes, est important pour la majorité des lecteurs comme nous envisageons de le mentionner encore plus loin.

En tant qu'ancienne professeur de lycée, enseignante de langues et de littérature, j'ai souvent été confrontée au problème de la lecture des élèves. De manière surprenante, certains d'eux connaissaient bon nombre de livres dont nous parlions en classe, mais plutôt par les adaptations télévisées ou filmées ou sous forme de bandes dessinées. Afin de susciter l'intérêt des élèves pour la littérature, j'ai

essayé de les amener à écrire. J'ai réussi avec les jeux poétiques comme les limericks, les acrostiches, les calembours, etc. Les jeunes, enthousiasmés par les possibilités et par la beauté de la langue, étaient de plus en plus capables d'écrire leurs propres poèmes et histoires et cette activité les a amenés à la lecture, même celle « des œuvres classiques ». Heureusement, je peux confirmer que les jeunes gens lisent. Certainement pas tous, mais ils lisent. Reconnaissons que la question de l'éducation en famille, le niveau de l'enseignement, l'influence des camarades et des copains jouent un rôle important dans le choix des livres.

« Le livre, un truc qui plaît aux jeunes »

En septembre 2008, dans un TGV roulant de Paris à Besançon, où j'ai assisté – par coïncidence – à un colloque consacré à la littérature pour la jeunesse, j'ai trouvé le *TGV-Magazine* n° 106, où il y avait un article intitulé « Le livre, un truc qui plaît aux jeunes ». J'ai été intéressée par la constatation positive que les jeunes Français, et en majorité les filles « entre 10 et 17 ans représentent les trois quarts du lectorat »¹. Christophe Quillien, auteur de cet article, écrit que depuis cinq ans, « le secteur jeunesse est le seul qui progresse au sein de l'édition »² selon les mots de Xavier Décousus, responsable commercial et directeur de marketing chez Rageot, un éditeur spécialisé dans la jeunesse depuis ses débuts dans les années 1940. Ce dernier avoue encore : « La saga à succès de J. K. Rowling a largement contribué à doper les bons chiffres de l'édition jeunesse tout en donnant le goût de la lecture à bon nombre d'enfants et d'adolescents. Mais derrière Harry, de nombreuses autres séries se bousculent sur les tables des libraires et atteignent des chiffres de vente à faire pâlir d'envie les auteurs de livres "pour les grands" »³.

Mais attention, ce succès concerne les genres comme la *fantasy*, l'aventure et la magie, représentés avant tout par les traductions des ouvrages anglo-américains. Parmi les auteurs de ces genres, il y a aussi des écrivains français à succès. D'après Christian Quillien, les livres qui connaissent le plus de succès depuis cinq ans sont :

- la collection *Chair de poule*, lancée en 1995 et créée par Robert Lawrence Stine et publiée en France chez Bayard Editions. Citons de nouveau les mots enthousiastes de Quillien : « Au menu : du suspense, de délicieux frissons et un irrésistible sentiment de peur qui pousse les lecteurs à tourner fébrilement les pages tout en se cachant un peu plus sous les draps. Et tandis que leurs cheveux se dressent sur leur tête, les chiffres de vente de l'éditeur se dressent eux aussi : la collection vend jusqu'à 100 000 exemplaires par titre et totalise aujourd'hui 60 volumes écoulés à 18 millions d'unités »⁴ ;

¹ *TGV-Magazine*, n° 106, p. 41.

² *Ibidem*, p. 37.

³ *Ibidem*.

⁴ *Ibidem*, p. 38.

- les trilogies d’heroic fantasy de Pierre Bottero (1964) comme *La quête d’Ewilan*, *Les mondes d’Ewilan*, *Le pacte des Marchombres et L’Autre* ;
- une trilogie d’heroic fantasy d’Erik L’Homme (1967), *Le livre des Étoiles* ;
- la saga à succès *Eragon* de Christopher Paolini, traduite par Marie-Hélène Delval (1944) qui est l’auteur des *Dragons de Nalsara*, série de 6 tomes écrits dans l’esprit d’Eragon ;
- les séries de romans du genre fantasy anglo-américains : *À la croisée des mondes* (His Dark Materials) de Philip Pullman, *Les désastreuses aventures des Orphelins Baudelaire* de Lemony Snicket ;
- et, bien sûr, *Harry Potter* de Joanne K. Rowling.

Christophe Quillien note dans une partie de son article à l’adresse des jeunes : « Grâce à *Chair de poule*, qui est facile à lire, ils ont découvert que le livre pouvait être plaisir »⁵. Mais quel plaisir, je me le demande moi-même : le plaisir de la peur, de l’aventure irréelle, de l’univers fantastique ? Est-ce une littérature à part entière ? Le lecteur du genre *fantasy* est-il capable d’accepter d’autres genres littéraires ? Ne s’agit-il pas d’un certain « lettrisme » limité ?

La bande dessinée et les dessins animés

Il me semble que les Français ont obtenu beaucoup plus de succès avec des séries de bande dessinée, même avec les transpositions des sujets « classiques » dans ce genre moderne et attirant pour les jeunes. Comme je m’intéresse à la littérature médiévale, j’ai essayé d’étudier entre autres la transposition des éléments et des événements des chansons de geste dans la série de BD *Les tours des Bois-Maury*⁶ et les adaptations en BD du *Roman de Renart*⁷. D’après les mots de Jean Dufournet, médiéviste français de premier ordre, le *Roman de Renart* a connu au cours des vingt dernières années cinq nouvelles éditions complètes, d’innombrables éditions adaptées pour la jeunesse, deux adaptations en BD et deux adaptations en dessins animés.

Je suis persuadée que la littérature qualifiée de « classique », convenablement adaptée aux jeunes, est capable de développer leur fantaisie, leur amour pour la littérature en général. La BD a son propre charme et suggestivité. Il n’existe pas de Tchèque qui ne connaisse *Les flèches rapides* de Jaroslav Foglar mentionnées plus haut. Cette série a fortement et positivement influencé et amusé les jeunes au cours

⁵ Ibidem, p. 38.

⁶ M. Novotná, « L’inspiration par la chevalerie des chansons de geste dans une série de la bande dessinée *Les Tours de Bois Maury* » [dans :] *Romanica olomucensia XVIII*, Olomouc, Univerzita Palackého v Olomouci, 2008, p. 237–246.

⁷ M. Novotná, « Bande dessinée, synthèse de la littérature, de la peinture et du film (exemple du *Roman de Renart*) », contribution présentée au colloque international à Varsovie du 24 au 27 septembre 2008 ; M. Novotná, « *Le Roman de Renart* en dessins », contribution présentée au colloque international à Hradec Králové du 2 au 4 avril 2009.

de plusieurs générations grâce à un certain code moral caché dans les histoires convaincantes, des aventures de cinq garçons. Tandis qu'en République tchèque il s'agit plutôt d'un cas exceptionnel, en France, au contraire, la situation est tout à fait différente. La BD a influencé et continue à influencer les jeunes. À titre d'exemple, citons le *Roman de Renart*. Dans la dernière partie de ma contribution, je me concentre non sur la BD, mais sur un dessin animé créé en 2005.

Le Roman de Renart en dessins animés

Il s'agit d'un film luxembourgeois, dont le réalisateur est Thierry Schiel, Français habitant au Luxembourg. Les diverses pages d'Internet ne présentent Schiel que comme réalisateur de certains films, surtout de trois dessins animés : le *Roman de Renart* (2005), *Tristan et Iseut* (2002) et le *Vieil Homme dans le brouillard* (2009). Comme la critique officielle a attribué au film le *Roman de Renart* des superlatifs, et que, de plus, ce dessin animé a gagné le prix du jury au FIFEM de Montréal et le Grand Prix au festival ANIMA de Bruxelles, seuls quelques rares spectateurs ont émis un avis plutôt négatif.

La cruauté, si caractéristique du Renart de l'ouvrage médiéval, disparaît. Si Renart est en quête de nourriture, il vole des vivres dans le château du roi et il prend des fruits et des légumes. Mais l'auteur ne transforme pas pour autant Renart en végétarien, il préserve des épisodes du texte médiéval, par exemple celui où Renart vole des anguilles pour lui-même et pour sa famille. L'Hermine de Schiel, tendre et patiente, s'occupe de leurs deux mignons enfants : un garçon et une fille. Inspiré par les procédés de Walt Disney, Schiel appuie l'intrigue sur la configuration de plusieurs couples : ce sont en premier lieu Renart et son nouvel ami, le rat Rufus qui est drôle, un peu naïf, assez craintif et timide, mais fier de son compagnon. Les deux amis se mettent en route pour trouver un trésor dans une grotte lointaine et mystérieuse. Un autre couple, assez fidèle à son modèle du texte médiéval, est représenté par Lion le roi et par son épouse qui a de la sympathie pour Renart et qui la lui manifeste par des signes et des gestes rappelant Anne d'Autriche face à d'Artagnan dans *les Trois mousquetaires*. Le couple Isengrin et Bruant, loup et âne, est un couple infâme, les deux sont des vilains et des traîtres, Bruant est le plus méchant et le plus intrigant. Une conspiration de ce type n'existe pas dans le roman médiéval. Chacun doit s'occuper de soi-même, la nécessité de survivre prime. C'est aussi le cas du chat Tibert qui, dans le récit médiéval, a toujours plus d'un tour dans son sac. Brun l'ours est un gardien et messager du roi, il est confiant et il est facile de le tromper. Ces deux personnages forment dans le dessin animé un couple moins intelligent, toujours battu, ce qui devait relever l'effet comique du film. Finalement, il s'agit plutôt d'un cliché.

La quête du trésor et les aventures dans une grotte mystérieuse où Renart et Rufus trouveront un monstre n'apparaissent pas du tout dans le texte médiéval.

Cette fois, il s'agit d'une invention de l'auteur du film, mais assaisonnée d'*heroic fantasy* : le monstre laid et terrifiant devient un être aimable après avoir entendu un mot de passe de la bouche de Renart. Leur rencontre rappelle même celle de Lanfeust et de Phoebus dans une BD *fantasy* adulée de la jeunesse d'aujourd'hui en France – *Lanfeust de Troy*. Les héros des deux ouvrages voient un monstre horrible sur la rive opposée d'une rivière ou de l'autre côté d'un précipice. Un peu de magie de la part d'un des personnages, et les monstres deviennent de puissants amis des héros. À cause de tous les éléments mentionnés, la bande dessinée de Renart me rappelle un mélange de procédés à succès du style à la Disney, à savoir des scènes-kitchs touchant facilement les spectateurs, l'influence de certains motifs de la littérature appelée *heroic fantasy* pour la jeunesse.

En tout cas, le jeune spectateur reconnaît qu'il y a un animal-héros surmontant les pièges de tous ses ennemis et jouissant de la faveur de la reine. Mais c'est trop peu. Il n'est pas possible de dire qu'il s'agit d'une adaptation même libre du texte médiéval, il s'agit simplement d'une œuvre vaguement inspirée par le *Roman de Renart* du Moyen Age. Les auteurs des BD, Jean-Marc Mathis, Thierry Martin et Bruno Heitz, ont mieux réussi que Thierry Schiel : ils ont conservé le caractère malin de Renart, l'esprit des épisodes dans le texte médiéval, tout en les rapprochant des enfants.

D'un autre côté, il ne faut pas laisser sans commentaire le fait que les images sont porteuses de finesse et de douceur, que les décors accompagnent et soulignent l'ambiance des histoires, bien que les « acteurs » aient des yeux à la Disney, portent des vêtements anachroniques, évoluent dans un château en pierre, etc. Thierry Schiel sait utiliser les couleurs pour souligner l'action et l'ambiance dans laquelle l'action se déroule : des teintes de bleu pour l'épisode où Isengrin pêche des poissons avec sa queue ou des teintes de rose pour les scènes de tendresse entre Hermeline et Renart.

Au début de la présente intervention, j'ai posé quelques questions. En résumant toutes mes expériences et mes remarques, j'essaie d'y répondre : à la première question, si les jeunes lisent, je peux confirmer qu'ils lisent vraiment, mais c'est surtout la littérature d'*heroic fantasy* qui les séduit. S'il est possible d'attirer les jeunes, par ce type de la littérature, vers la lecture d'autres livres, s'il est même possible et convenable d'implanter les motifs, les éléments, les procédés de la littérature « fantastique » dans les adaptations des œuvres dites « classiques », et quelle est la manière adéquate, ce sont des questions qui restent encore ouvertes.